

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les petites filles et l'allumette

Daniel Gagnon

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1983). Les petites filles et l'allumette. *Liberté*, 25(4), 77–81.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES PETITES FILLES ET L'ALLUMETTE

Le 25 janvier, maman invite papa à souper, et Julie et moi nous avons nos cadeaux après le dessert. Je sais pourquoi maintenant nous fêtons Noël le 25 janvier, au contraire de tous les autres enfants de ma classe qui, eux, fêtent la naissance de Jésus le 25 décembre. Maman dit que nous pouvons avoir plus de cadeaux et des plus beaux le 25 janvier, parce que tout est en vente à bon prix dans les magasins. Partout il y a des rabais fantastiques, partout les jouets et le linge sont à des prix incroyables, dit maman. Elle prend l'autobus plusieurs jours de suite et, comme nous dînons à l'école, elle passe toute la journée au centre commercial. Papa, lui, ne magasine pas. Cette année, il nous a fabriqué des petites maisons en cure-dents. De maman, nous avons eu chacune des bas et des souliers neufs, une robe et des crayons de couleur. Du papier aussi, pour dessiner, le papier d'emballage des cadeaux, de l'autre côté.

Cela ne nous dérange pas que nos parents soient séparés. Ils sont fins quand même. Et pauvres. Papa dit que nous sommes des pauvres. Il a une auto qui a mon âge, douze ans, mais il peut se promener et nous promener quand il le veut. Nous avons peur des

polices, et nous guettons avec papa sur la route, parce que papa dit qu'elles vont nous enlever notre auto si elles découvrent comment elle est vieille. Maman ne veut pas que nous disions que nous sommes pauvres. Elle dit que ce n'est pas vrai. Qu'il y a moyen de s'arranger. Par exemple de fêter Noël le 25 janvier, déjà ça permet de faire des économies. Que nous couchions, Julie et moi, dans le même lit aussi.

Le soir de notre Noël, papa arrive avec une bouteille de deux litres de Seven-Up, pour lui et pour nous. Il en met avec de l'alcool dans son verre et nous, avec des glaçons. Il dit que les glaçons lui donnent mal à la tête, que maman c'est un glaçon et que c'est pour ça qu'il a mal à la tête quand il la voit. Il ne prend pas trop de Seven-Up non plus. Maman dit qu'il devrait boire plus de Seven-Up et moins d'alcool, parce que c'est ça qui fait qu'il la frappe. Nous allons nous coucher dans ce temps-là. C'est vers neuf heures et demie que c'est arrivé le 25 janvier. Papa a frappé maman à l'épaule avec ses poings puis dans le ventre. Maman a dit «Marianne et Julie, allez vous coucher». J'ai pris Julie avec moi et nous sommes allées nous coucher. Julie pleurait et je l'ai consolée. Elle a sept ans, elle est beaucoup plus impressionnable que moi. Elle s'est endormie dans mes bras. Moi je suis restée les yeux grands ouverts, et j'ai rêvé à Guy dans ma classe, on faisait du traîneau dans la neige, on s'enfonçait dans des forêts, je n'avais pas peur. Je rêve souvent aussi que je m'envole dans les airs avec ma robe qui se gonfle, et de là-haut, au-dessus de la ville, je vois notre maison qui brûle. J'ai raconté ce rêve-là à la psychologue de l'école. Elle est venue rencontrer maman à plusieurs reprises et à chaque fois maman s'est mise à pleurer; maintenant, elle ne veut plus voir la psychologue, elle dit que ça la fait trop pleurer. Maman veut que tout se passe bien pour nous, ses deux filles, elle ne veut pas que nous ayons de la misère. Elle dit qu'elle pleure tout le temps et que ça va nous rendre tristes.

Elle veut s'arrêter. Elle veut être gaie avec nous autres. Elle veut que nous soyons des enfants qui rient. Mais c'est plus fort qu'elle. Elle dit que ce n'est pas parce qu'elle est malheureuse, c'est parce qu'elle est trop sensible, qu'elle s'énerve trop. Oui, maman, qu'on lui dit, tu t'en fais trop. Regarde, nous rions, nous sommes capables de rire. Et nous rions. Et à travers ses larmes, son sourire revient. Ton sourire est comme le soleil, qu'on lui dit, maman tu n'as qu'à sourire et comme par magie, nous sommes contentes. C'est le soir, après souper, que c'est le pire. Elle a les bleus qu'elle dit. Mais pas le soir de notre Noël. Le 25 janvier, elle est gaie. Elle fait venir du poulet Kentucky pour souper. Elle a cuisiné ses propres patates frites exprès pour nous. C'est la fête. Nous avons des chapeaux de carton colorés, maman en porte un elle aussi et nous soufflons dans nos flûtes de papier. On se régale, c'est si bon. C'est chaud. Manger chaud aussi c'est un spécial. Le midi, toujours, on mange froid, des sandwiches aux bananes et aux œufs. Maman nous les prépare la veille et le matin nous avons chacune nos boîtes à lunch prêtes pour partir en autobus scolaire. On avait invité le petit Morin, mais sa mère ne veut pas qu'il vienne chez nous. Marie-Andrée non plus n'a pas pu venir, ni Nathalie Duquette avec son frère Gino. Avant que papa arrive, maman s'était arrangée dans la salle de bains devant le miroir avec son maquillage. Elle nous avait demandé comment on la trouvait. On avait dit «oh, maman, tu es belle!» Elle s'était regardée en se tournant, puis nous avait dit qu'elle se trouvait un peu grosse. On avait dit «oui et non, maman, ce n'est pas laid, tu es ronde et en santé, tu es en pleine forme». Le médecin lui avait dit au CLSC de manger mieux, d'arrêter de boire du Coke et de manger des crottes au fromage, et lui avait donné un régime. Soixante-dix kilos, je ne sais pas si c'est vraiment pesant. Moi et Julie, on n'a jamais cru maman vraiment pesante, elle est si légère dans sa grande robe, elle marche en silence dans ses pantou-

fles. Papa dit qu'elle est grosse. Le soir de notre Noël, le 25 janvier, il dit à maman qu'elle lui fait penser au Père Noël, dans sa robe rouge, qu'il ne lui manque que la barbe. Ça la fait pleurer, puis quand maman pleure, ça choque papa. Il se met à lui crier d'arrêter de pleurer. Julie se met à pleurer aussi. Moi je veux que papa me prenne sur ses genoux comme quand j'étais petite. Il ne veut pas, ni pour Julie, ni pour moi. Parce que maman pleure trop. Il continue à lui crier encore plus fort de se taire. Il se lève et il la frappe. Maman nous dit: «Marianne et Julie, allez vous coucher». Je me dis, couchée, que demain ce sera mieux, que demain tout s'arrangera, que maman ne pleurera plus, que papa ne crierà plus, et que, peut-être, quand il viendra la prochaine fois il nous prendra sur ses genoux. Julie s'est endormie et pousse de longs soupirs dans son sommeil. Je lui caresse les cheveux. Papa ne cesse pas de crier. Est-ce que la police viendra comme l'autre fois, le soir de la fête de Julie? «C'est moi le Père Noël, crie papa à tue-tête, j'ai des cadeaux pour toi, ma grosse chienne. Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu pour être sans dessein de même? Sans dessein comme toi!» Je pense que papa frappe maman, parce que ses pleurs changent et qu'elle se plaint comme si elle avait très mal. J'entends des coups. Puis la voix forte de papa qui hurle par-dessus les lamentations de maman. «Le petit Jésus, dit-il, l'hostie, il nous en fait une belle vie, le saint-chrême! Deux enfants sur les bras en plus! Je vais me tuer, je vais te tuer, je vais toutes vous tuer! On va en finir une fois pour toutes!» Nos parents font beaucoup de bruit, mais par chance, Julie ne se réveille pas. J'ai peur. Je prie la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus, puis je me lève et je prends Julie tout endormie par la main, en lui caressant les cheveux. «Julie, Julie, viens, c'est Noël, lui dis-je, il faut sortir de la maison, nous allons partir en traîneau dans la neige». Elle me suit. Nous nous faufilons avec nos couvertures vers la cuisine. Nos parents font beaucoup de bruit dans le salon. Passant près du poêle à

gaz, je dis à Julie d'aller m'attendre dans le portique, je prends une allumette, j'allume le feu sous la casserole de l'huile des patates frites et je l'ouvre au maximum. Je vais mettre mes bottes et chausse les siennes à Julie. «Nos bottes de sept lieues, dis-je, le Père Noël est venu nous chercher, Julie!» Je lui explique qu'il faut attendre encore un peu dans l'embrasure de la porte. Qu'à mon signal, nous sortirons à la course en criant le plus fort possible pour montrer notre joie. «Tiens-toi prête, lui dis-je, et regarde bien dehors!» De mon côté, je surveille la cuisine. Je ne pourrai pas entendre le feu crépiter, mes parents font trop de bruit. Je guette l'odeur et la fumée. Je vois bientôt une fumée noire déboucher de la cuisine avec des pointes de flammes qui commencent à lécher les murs du corridor. J'attends encore. Une odeur âcre et étouffante parvient jusqu'à nous. «Ouvre plus grand, dis-je à Julie, et guette bien!» La maison est envahie par le feu. C'est le moment. «Allons-y!» Nous sortons, je referme bien les deux portes, et nous nous jetons dehors dans l'air froid du 25 janvier, notre soir de Noël, en jaquette, emmaillottées dans nos couvertures, en criant comme des folles.